

Profils littéraires de paysans bretons sous la Troisième République

Au terme d'une matinée où nous avons entendu de riches et savantes communications, je voudrais vous inviter à une excursion un peu sinieuse à travers quelques œuvres littéraires consacrées, en totalité ou en partie, à la paysannerie bretonne et publiées sous la 3^e République. Les personnages de certaines d'entre elles appartiennent à des générations antérieures, celle de l'Empire et de la Restauration chez Renan, l'époque de Lamennais chez Géniaux. Inversement, dans des livres récents, tel *Le Cheval d'Orgueil*, de Per-Jakez Hélias, on trouverait des contemporains de la 3^e république mais, faute de temps, nous n'en parlerons pas. Pour la même raison, nous laisserons de côté les travaux ou les recueils, souvent excellents, des folkloristes (1).

Dans le domaine ainsi circonscrit, les paysans ont inspiré les écrivains, Bretons ou non d'origine, bien moins fréquemment que ne l'ont fait les gens de la côte, pêcheurs et goémoniers, ou la vie urbanisée des petites sous-préfectures et des gros cantons. Ceux de vastes régions du centre et de l'est de la province sont pratiquement ignorés, alors que les auteurs privilégient ceux des pays périphériques, la Basse-Vilaine, Quiberon, le secteur de Pont-l'Abbé, et surtout le Haut-Léon, le Trégor et le Goëlo. Deux courants, rarement associés, parcourent ces œuvres : un idéalisme, parfois séraphique, et, à l'opposé, un prétendu réalisme qui oscille de la truculence, hélas ! versifiée, de *La Chanson du Cidre* de Frédéric Le Guyader (1901), dont il n'y a guère à dire, (2) aux confins d'une bestialité dont nous verrons quelques exemples.

Le prêtre est inséparable de la paysannerie dont il est souvent issu. A la suite de vacances passées à Piriac pendant l'été de 1876 (3), Emile Zola publia, en 1877, dans une revue russe, « Le Messager de l'Europe », cinq évocations d'ecclésiastiques français, dont la première était

(1) On ne saurait les énumérer tous. Rappelons seulement qu'à la différence des œuvres romanesques ils couvrent la majeure partie de la Bretagne. Citons, d'est en ouest, les recueils d'Adolphe Orain (Ille-et-Vilaine), de Paul Sebillot (pays gallo), de l'abbé François Cadic (Bretagne centrale), de François-Marie Luzel (Basse-Bretagne). A quoi il faut ajouter *La légende de la Mort...* d'Anatole Le Braz, les quatre séries de *L'Ame Bretonne* de Ch. Le Goffic, et aussi *La Bretagne vivante* de Charles Géniaux.

(2) Cf. Edouard VAZEL, *Faiblesses et mérites de Fr. Le Guyader*, dans les « Cahiers de l'Iroise », 1956/3, p. 15-18, et 1956/4, p. 52-56.

(3) Cf. A.-P. SÉGALEN, *Emile Zola en Bretagne*, dans les « Cahiers de l'Iroise », 1977/4, p. 177-185.

celle du caricatural abbé Pintoux. Ce fils de bûcheron, âgé de soixante-dix ans, règne en despote depuis quarante années à Saint-Marchal « un hameau de la Basse-Bretagne, perdu dans les terres... au fond d'un pays de loups, sur un plateau que brûle le vent de l'Océan, dont on voit à l'horizon la ligne verte ». L'évêque de Nantes y a oublié ce « simple d'esprit » qui « pour vivre, a dû, malgré sa répugnance, prendre une pioche et cultiver un bout de champ, qui s'étend derrière le presbytère. Il y récolte des haricots et des choux ». « Il est partout chez lui, en famille. Sa vieille soutane seule le distingue des autres habitants, dont il a la face endormie, les idées et la langue ».

Dans *Le Baptême*, un conte publié en 1885, Guy de Maupassant (4) introduit le curé « d'un petit village aux environs de Pont-l'Abbé » : son retard et sa lenteur prolongent dangereusement, un jour glacial d'hiver, les souffrances d'un nouveau-né, présenté tout nu au baptistère en vertu d'un usage que le pauvre homme, plus bête que méchant, accepte avec une sereine passivité.

Ces prêtres bretons sont des rustres. Dans *La Passion d'Armelle Louanais* de Ch. Géniaux (1917) (5), la distinction du mystérieux abbé Hélian, recteur du Guerno, suscite une gêne chez ses confrères du voisinage, « ces recteurs de sang campagnard, vigoureux et portés sur leur bouche », et c'est avec condescendance que, dans *L'Affligé* d'Auguste Dupouy (1923), Mme de Trohanet, née Loyseau, reçoit à sa table « ces messieurs du presbytère » « ces paysans en soutane que le séminaire avait mal dégrossis ».

Avoir un fils prêtre, c'est pour une famille de paysans bretons, non seulement une satisfaction religieuse, mais aussi et surtout une sorte de promotion sociale. C'est l'ambition satisfaite, mais à quel prix, d'Anna Congard de Runn-ar-Fô, dans *Tryphina Keranglaz*, le poème d'Anatole Le Braz, (1892) (6), celle des Abjean, les Julots de Kermouster, personnages de *La Terre des Prêtres* d'Yves Le Febvre (1924), comme celle de Marie Maguern, de la ferme du Grand Néan, proche de Muzillac, dans le *Magnificat* (1931) de René Bazin. Plus que les pères, ce sont les mères qui s'enorgueillissent du fils prêtre.

(4) Cf. Jean-Pierre HÉLIAS, *En suivant Maupassant, Scènes de la vie bretonne ou impression de voyage* dans les « Cahiers de l'Iroise », 1979/1.

(5) Le thème de *Tryphina Keranglaz* a été repris, mais avec un dénouement humainement heureux, par Henri QUÉFFÉLEC, dans sa nouvelle *François Malgorn, séminariste*, qui donne son titre au recueil publié aux « Ed. du Mercure de France », Paris, 1952 (p. 1-46).

(6) Cf. La revue « Bretagne », mai 1937, consacrée à Charles Géniaux. Il a longtemps vécu en milieu rural pour lequel il est plein de sympathie. Mais lorsqu'il l'évoque, cet homme de lettres garde toujours ses distances. Cela est très sensible dans « *Mes Voisins de Campagne* », Paris, Flammarion, éd. 1920.

Dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* (1883), Ernest Renan a deux ou trois fois rendu hommage à la dignité morale du clergé breton : « J'ai passé treize ans de ma vie entre les mains des prêtres : je n'ai pas vu l'ombre d'un scandale ; je n'ai connu que de bons prêtres ». Cela ne veut pas dire qu'il ne puisse y avoir de conflit entre amour humain et amour divin. A Yvo Congard, voué à la prêtrise par la volonté maternelle, Tryphina Keranglaz, avant de mourir de son amour brisé, écrit : « Je t'aimais, tu m'aimas... merci ! » Dans *Le Broyeur de Lin* que Renan publia en revue dès 1876, l'amour de Mlle de Kermelle pour l'irréprochable vicaire de Trédarzec la mène à la folie ; dans *Magnificat*, de René Bazin, Anna, séparée de Gildas Maguern, se résigne douloureusement jusqu'à ce que, peu à peu, « la joie du sacrifice » vienne en elle. « Ce que de tels sentiments ont toujours d'un peu mystique, écrit encore Renan, est inconciliable avec l'horreur d'un sacrilège ». Yves Le Febvre, que nous retrouverons tout à l'heure, verra les choses tout autrement.

Il est vrai que Renan donne une image particulièrement chaste de l'amour breton. Il faut citer, une fois de plus, les lignes fameuses : « Ce qu'il y a de plus particulier chez les peuples de race bretonne, c'est l'amour. L'amour est chez eux un sentiment tendre, profond, affectueux, bien plus qu'une passion. C'est une volupté intérieure qui use et qui tue... Nulle race ne compte plus de morts par amour ; le suicide y est rare ; ce qui domine, c'est la lente consommation. Le cas est fréquent chez les jeunes conscrits bretonnés. Incapables de se distraire par des amours vulgaires et vénales, ils succombent à une sorte de langueur indéfinissable : la vérité est que l'amour, chez eux, s'associe d'une manière indissoluble au village, au clocher, à l'Angelus du soir, au paysage favori ».

A ce type répond fidèlement le conscrit de Saint-Riwal, avec qui Anatole Le Braz chemine vers Rumengol dans *Au Pays des Pardons* (1894). Il aime en silence une fille de Brasparts. « Depuis trois ans, il ne rêve que d'elle, quoi qu'il ne lui ait jamais dit une parole d'amitié... C'est l'éternel poème de l'amour breton, si sobre et si chaste, tel que le célèbrent les *Soniou*, tel qu'il persiste à fleurir au cœur de la race. Rien de passionné, ni de troublant ; un attendrissement qui pénètre toute l'âme, mêlé d'un je ne sais quoi de religieux. Ils aiment comme on prie, ces Armoricaïns, avec recueillement et en silence ». C'est d'amour que, dans *La Passion d'Armelle Louanais*, se consume Jean Tabo, tisserand et aide-sacriste au pauvre village du Guerno, peut-être un gentilhomme déchu. Corentin Liorzou, dans *L'Envoûté* (1923) de François Menez, se laisserait mourir de son amour contrarié pour Marie-Rose, si son père ne consentait à un mariage qui, d'ailleurs n'aura pas lieu, par suite du destin tragique qui fait périr les deux amants dans l'incendie de la ferme, à la veille de leurs noces. Et c'est encore une mort lente qui, dans le livre d'Henri Pollès (1932), emporte *Sophie de Tréguier*, privée de

celui qu'elle aimait, Sophie qui n'est plus tout à fait une paysanne mais qui reste encore proche de sa famille rurale.

Chose curieuse, même chez Zola et Maupassant, les conscrits bretons ont quelque chose de renanien. En 1885, dans *Germinal*, Zola, qui avait visité le Cap Sizun deux ans plus tôt, montrait Jules «le petit soldat breton» en faction sur le terri de Voreux et ses yeux se mouillaient alors que «la lande déserte de Plogoff, cette sauvage Pointe du Raz battue des tempêtes, lui apparaissait dans un éblouissement de soleil, à la saison rose des bruyères». Cette même année 1885, dans un conte intitulé *Petit Soldat*, Guy de Maupassant racontait les dimanches de deux conscrits du Morbihan évoquant le pays perdu dans la campagne alors proche de Courbevoie, leur garnison. Ils aimaient à y rencontrer une fille de ferme, mais lorsque Le Garridec obtient le privilège de ses faveurs, Jean Kerderen, accablé par ce qu'il considère comme une double trahison, se laisse tomber sans un mot dans la Seine où il se noie.

Cette nostalgie délicate et tragique des soldats bretons est une exception dans l'œuvre de Zola et de Maupassant, sans indulgence pour les populations bretonnes. Chez Zola, les paroissiens de l'abbé Pintoux ont «l'aplatissement d'un peuple de sauvages sous une nuée sillonnée d'éclairs, toujours près d'éclater». Ils sont ignares, passifs et superstitieux. Prétendue victime d'un sacrilège dérisoire, la petite Catherine agonise, mais, d'après son père, «à quoi bon un médecin, puisque M. le Curé dit que le bon Dieu veut prendre leur enfant? M. le Curé en sait certainement plus long que tout le monde». Dans *Le Baptême*, de Maupassant, un vieux médecin de marine dénonce, d'ailleurs entre deux rasades de cognac, les méfaits de l'alcoolisme des Bigoudens. Kérandec, le père du nouveau-né, la grande Kermagan, sa marraine, et la garde s'offrent une mémorable saoulerie et quand ils ramènent à minuit le bébé mort, pour consoler la mère il vident avec elle, faute d'eau-de-vie, une bouteille d'essence minérale. La mère en meurt à son tour, à midi.

Dans *Terrains à vendre au bord de la mer*, qu'il publie en 1906, Henry Céard fait prononcer par le Dr Laguéprie un réquisitoire contre le pays de Quiberon. «Les familles, sans cesse resserrées par des mariages entre consanguins, dégénérées et agressives, malgré leurs différends se retrouvaient d'accord pour défendre contre les «hors-venus», comme elles disaient, le territoire et les traditions héréditaires d'une race rebelle à tout changement, qui, pour se dispenser de comprendre, pour éviter d'être comprise, derrière les rudesses de sa langue retranchait son étroit cerveau contre la poussée des idées nouvelles, ainsi que, derrière les murs de pierres, elle retranchait sa moisson maigre contre les vents du large».

Que l'alcoolisme soit répandu en Bretagne, c'est un fait. Déjà en 1639, *Le Voyage de France...* d'Olivier de Varennes insistait sur l'importante consommation de vin en Bretagne dont les habitants « traitent volontiers toutes leurs affaires, ventes et accords dans le cabaret ». *Le Crucifié de Kéraliès*, de Le Goffic (1891) a été récemment réédité avec une préface du Professeur Jean Balcou. Yves-Marie Salaün, dit-il, est « un violent, un fainéant, le vin l'a abruti ». Mais plus sinistre encore est sa femme, Coupaña, agent aveugle et sourd d'une religion pervertie. Elle est, dit encore Jean Balcou, « un de ces personnages de la nuit, et en perpétuelle proie au délire de la superstition, elle se prend pour l'envoyée du Juste ». A l'alcool et à la superstition s'ajoutent de sordides questions d'intérêt.

L'intérêt, l'exigence d'un riche mariage pour son fils expliquent la fatale opposition du vieux Liorzou à l'union de Corentin et de Marie-Rose, dans *L'Envoûté*, de François Ménez (1923), un roman où la superstition a aussi sa place. Non seulement la maléfique influence du fantôme de Tugdual de Kerrouës trouble le père et le fils, mais c'est l'inquiétante guérisseuse, un peu sorcière, Gaudik ar Flem, que le vieux Liorzou consulte pour sauver Corentin de sa langueur, et c'est en suivant à la lettre les rites prescrits par la vieille que les deux hommes accomplissent leur pèlerinage à la chapelle de Saint-Langui. Il a beau jouer à l'esprit fort : le vieux Liorzou n'échappe à la terreur ni de l'Ankou, ni de l'Ifern (L'enfer).

Avec le Goffic et Ménez, nous étions en Trégor et en Goëlo. Avec Géniaux et Bazin, nous gagnons le Morbihan. A peine entrevoit-on la population du Guerno dans le roman de Charles Géniaux. Ces paysans sont « cristallisés dans certaines formes primitives de la pensée » ; « ce peuple... se voulait immobile dans le bien et le mal... peut-être ne pouvait pas être autre chose que ce qu'il était. Ainsi l'ajonc des landiers végètera sur son schiste sans espérer donner des roses ». Quel dédain, Monsieur Géniaux !

Au soir d'une vie, où, dans des livres agréablement diserts, il avait exalté, à travers plusieurs provinces dont la Bretagne, les vertus terriennes et les croyances traditionnelles, l'Académicien René Bazin (1853-1932) situa dans une ferme proche de Muzillac son ultime roman, *Magnificat* (1931). En marge du sujet central, la vocation sacerdotale du fils, on entrevoit, pendant la guerre 1914-1918, la vie d'une famille rurale, mais à vrai dire, elle pourrait aussi bien être poitevine ou vendéenne que bretonne. Lors de sa permission de l'été 1918 à Kervoyal, en Damgan, Guillaume Apollinaire (7) avait, en

(7) Cf. A.-P. SEGALÉN, *Guillaume Apollinaire et la Bretagne*, dans les « Cahiers de l'Iroise », 1979/3, p. 159-166.

quelques mots, plus vigoureusement dépeint, dans ses lettres, le hameau breton vidé par la guerre des hommes en âge de porter les armes, où ne résidait plus qu'une trentaine de femmes et de vieillards.

Mais puisque ce Congrès se tient cette année dans le Haut-Léon, je voudrais insister sur trois livres qui concernent particulièrement cette région de la Bretagne. Et d'abord, sur deux romans d'Yves Le Febvre (8). Ils eurent du vivant de l'auteur, l'un deux éditions, l'autre une seule, mais tous deux ont depuis peu été remis en librairie: *La Terre des Prêtres* (1924) a reparu chez Le Signor, au Guilvinec, avec le dossier publié par Le Febvre lui-même et une étude de Serge Duigou, suivie des observations de Mlle Elisabeth Le Febvre, la fille de l'auteur. *Clauda Jégou, paysan de l'Arrée* (1936) a été reproduit par les soins de Slatkine Reprints (Genève et Paris) avec une présentation de Jean-André Le Gall.

La Terre des Prêtres, divisée en trois parties, *Le Drame, Un Prêtre, Le Meurtre*, se situe dans une commune fictive du Léon, proche des ruines du château de Kergournadec'h. Un riche «Julot», François Abjean, exploite son domaine de Kermouster, vestige d'un ancien couvent de Templiers. Sa femme, Mône, d'ascendance moins certaine, est «pagane ou cornouaillaise autant que julote». Ils ont un fils prêtre, vicaire à Brest, et une fille, Mac'harit, âgée de dix-huit ans, pleine de charmes et d'espérances. Le drame est qu'un vicaire de la paroisse l'a séduite et qu'elle en attend un enfant. Pour éviter un scandale susceptible de rejaillir sur le clergé et l'Eglise, le frère prêtre, le curé et les parents, surtout le père, décident le mariage de Mac'harit avec Lomic, le domestique de Kermouster, une répugnante brute alcoolique. Malgré les vains efforts du Dr Moreau, le mariage a lieu. Pour éviter à sa fille une horrible nuit de noces, Mône, la mère, entreprend de parachever avec du flip l'ivresse déjà lourde de Lomic. Dans un sursaut de délire éthylique, celui-ci tue Mône avant de se pendre lui-même.

Ce n'est pas ici le lieu d'évoquer le procès que le clergé du Léon intenta à l'auteur, ni les polémiques prolongées lors des représentations du mélo extrait du roman qui opposèrent cléricaux et anticléricaux: on en trouvera tous les éléments dans l'édition Le Signor. Seule la peinture de la paysannerie nous intéresse. Il s'agit d'un monde étouffant, où le cléricisme abolit les sentiments humains. Seul le Dr Moreau, médecin

(8) Cf. L'étude pleine de sympathie que Robert GRAVOT consacra à *La Pensée bretonne d'Yves Le Febvre*, dans «Les Cahiers de l'Iroise» 1960/1, p. 11-15, et aussi, publié en 1978 par «Les Amis du Musée de Morlaix», le texte de la conférence d'Elisabeth Le Febvre, *La vie et l'œuvre d'Yves Le Febvre (1874-1959)* ou encore, LÉON DUBREUIL, *Un écrivain breton méconnu, La vie et l'œuvre d'Yves Le Febvre (1874-1959)* dans «Annales de Bretagne», 1960/2.

de campagne, représente une impuissante bonté. C'est un catholique traditionnellement pratiquant, mais un esprit ouvert et un cœur généreux, un adversaire résolu du célibat ecclésiastique, et, à l'inverse de Renan, sans illusion sur la sexualité des prêtres. En vain cherche-t-il à éviter à Mac'harit d'avoir à payer seule, et par un mariage ignoble, le prix d'une faute au moins partagée. Malgré les élans de sa tendresse maternelle, Môme ne parvient pas à vaincre ses scrupules et se résigne à une solution qui l'accable: elle paie d'ailleurs de sa vie ses regrets tardifs: «C'est comme si nous avions tué nous-mêmes notre fille. Nous l'avons condamnée à une vie pire que la mort. Nous l'avons jetée toute vivante dans l'enfer...». Tout «julot» qu'il soit et Maître de Kermouster, François Abjean n'est qu'un homme «simple et fruste». Dans cette affaire, il est surtout humilié, «blessé dans son orgueil». «Nous n'avons rien à nous reprocher, dit-il. Nous avons fait comme voulaient Monsieur le Curé et Yves-Marie». Cet Yves-Marie est un fanatique «prêtre avant d'être frère». «J'appartiens désormais à l'église, à l'Eglise seule. Voilà ma famille, voilà ma mère». Sous son influence, la pauvre Mac'harit, vit dans la hantise de son péché et l'épouvante de l'enfer, résignée à tout accepter. Lomic n'est pas autre chose qu'une bête humaine, à la fois pitoyable et effrayante. Maintes fois, les mêmes mots sont repris pour le dépeindre: sale, hirsute, les poils mal rasés, débraillé en manches de chemise, des yeux petits et sournois. Cet ivrogne brutal, cet ancien nettoyeur de tranchées, habile à jouer du couteau, suscite la peur et le dégoût.

Aux faits et gestes de ces créatures, la plupart lamentables, se trouvent associées, dans ce bref roman de 193 pages, des descriptions de chemins bretons où reviennent les mêmes noms de fleurs, tout comme les évocations du vaste panorama léonard répètent avec quelques variantes le même catalogue des clochers d'alentour. L'auteur se plaît surtout à des exposés généraux sur les julots, sur les faiblesses charnelles des prêtres, sur l'acceptation passive du pouvoir clérical, ou tout simplement sur les mariages dans le Léon. «Telles avaient été, conclut-il, les noces de Lomic Floc'h et de Mac'harit Abjean» non sans ajouter: «L'ivresse des lourdes noces léonaises, sans la joie ardente et vive de la danse, avait commencé d'étendre sur bien d'autres son triste empire de brumes, de colère et de déraison qui était, dans ce vaste et riche pays, la terreur des femmes au soir des mariages et des pardons». En présentant son roman, Yves Le Febvre avait affirmé vouloir «redresser, au point de vue de la vérité psychologique, une certaine conception littéraire, faite de mièvrerie sentimentale...». Il en trouvait l'origine dans «ce chef-d'œuvre d'émotion intime qu'est la *Marie de Brizeux*» et il en suivait le cheminement à travers Emile Souvestre, Anatole Le Braz et quelques autres. Pour lui, «cette mièvrerie et cette sentimentalité sont étrangères au caractère véritable de la race qui est

rude et forte», et il poursuivait : « La Bretagne est Shakespearienne ». A des poncifs idylliques, n'en subsistait-il pas d'autres, ceux du fanatisme, de la brutalité, de l'alcoolisme ?

Douze ans après la *Terre des prêtres*, parut *Clauda Jégou* qui nous entraîne à l'extrême sud du pays léonard, sur la pente sauvage de l'Arez, selon le titre d'un agréable recueil de 26 brèves nouvelles que Le Febvre avait publié en 1910, un genre qui convenait mieux à son talent que l'architecture complexe d'un roman.

Au pied du Roc'h Trévél, Clauda Jégou et sa famille exploitent une ferme que, depuis cent ans, de père en fils ou en gendre, les Huon, puis les Jégou ont défrichée à la limite des terres arables de Plounéour-Ménez. Clauda est « un homme difficile, rude et sauvage », connu sous le sobriquet de Bleiz Coz, le vieux loup. « Il avait une sobriété relative qui tenait pour partie à son mauvais estomac et pour partie à son avarice ; mais lorsque par hasard il avait bu un peu plus que de coutume, il ne se connaissait plus. Sa raison chavirait. Il ne lui restait, dans l'ivresse et dans la colère, que cette hantise de mort venue des lointains de sa race ou de sa terre. A ces moments-là, tous tremblaient autour de lui et personne n'osait le contredire ». Transposition de Lomic, il est aussi brutal à l'égard des animaux, qu'il lui arrive de tuer, que de sa femme ou de ses enfants qu'il bat sauvagement.

L'aîné, Jean-Louis, maintenant âgé de 27 ans, a fui à 14 ans les sévices paternels : il travaille au Kermeur, une ferme de Lannéanou, ou, à l'insu du père, sa mère, Césaïc Louarn, vient le voir une ou deux fois l'an. Aspirant à prendre le fermage de son père, il incite sa mère à demander le divorce dans des conditions qui mettent tous les torts sur le compte de Clauda, pour le dépouiller de sa terre.

Un jour où il vient de « corriger » brutalement son fils Vincent, Clauda apprend le projet de divorce de Césaïc et, s'abandonnant à sa violence naturelle, il la roue de coups et la blesse. Il est condamné à quatre mois de prison. Jean-Louis s'est installé à la ferme et la procédure de divorce est en cours. La prison éprouve durement Clauda « effaçant les pensées de haine et de vengeance ». A l'expiration de sa peine, il revient « prêt à reconnaître ses torts envers Césaïc et à reprendre la vie commune... d'autant plus qu'il se sentait atteint profondément et condamné à plus ou moins longue échéance ».

Impitoyables, son fils et sa femme refusent de le recevoir, et le chassent. Après quelques errances dans la montagne familière, il trouve un abri dans un trou abandonné de carrier. « Il était redevenu le vieux loup sauvage des collines ». Il tue son fils endormi dans l'écurie et y met le feu. Mais, désormais en proie à l'épouvante d'une damnation éternelle, il se jette sous le train départemental qui passe au flanc du Roc. Cette moderne Kariguel-an-Ankou l'emporte dans la mort.

Ce n'est plus le pays de *La Terre des Prêtres*; on ignore ici «aussi bien les julots que la noblesse du Tréguier ou de la Cornouaille», encore qu'on soit au point de rencontre des trois pays. «Toutes ces communes sont républicaines»: pâle réplique du Dr Moreau, le conseiller municipal républicain Pierre Quéré, pour Léonard qu'il soit, incarne une certaine sagesse, alors que, naturellement, Claua Jégou «votait avec les prêtres». «La bile qui le dévorait avait terni la cornée de ses yeux» et chez son fils, Jean-Louis, on retrouvait «sur ce visage jeune, aux chairs colorées, quelque chose de la ruse maternelle avec toute la dureté du père». Claudine, l'enfant préférée de Claua, avait «le même visage ingrat, le même regard dur et fuyant, la même laideur sournoise» que son père.

Lui aussi divisé en trois parties, *La Terre, La Haine, la Mort*, ce drame est celui de la cupidité paysanne. L'humanité qu'il met en scène est, peut-être, plus sordide encore que celle de *La Terre des Prêtres*. Môme s'émouvait de la beauté de la nuit. Dans *Clauda Jégou*, Yves Le Febvre peut bien recourir aux mêmes nomenclatures florales, aux mêmes dénominations de clochers ou de sommets, il le fait pour son plaisir ou pour le nôtre, car, dit-il à propos de Césaire et de Jean-Louis, «habitué à ces horizons, ni le fils et la mère n'y prenaient garde... Ils étaient indifférents à la beauté des choses». De même «la grandeur et la beauté du Roc échappaient à Claua. Il les subissait sans les comprendre. C'était le Roc cependant qui l'avait pétri... Vêtement, chair, âme tout en Claua reflétait la montagne. Il était mêlé au paysage. Il faisait corps avec le mont. Il en avait pris la couleur, la patine, la dureté». Pourtant, après le drame, au seuil de la mort, il contempera avec émoi les villages familiers qu'il découvre de l'entrée de la carrière où il s'est réfugié.

De la vie quotidienne et laborieuse de ces êtres monolithiques que s'efforce d'animer Le Febvre, nous apprenons peu de choses. Une seule page suffit à décrire la banale journée des Abjean, et dans l'un et l'autre roman, nous sortons peu de la salle commune et de la cour de ferme. Chacun vit pour soi: «Les âmes dans les campagnes sont facilement hostiles les unes aux autres, dures et jalouses. La bonté catholique n'est qu'une façade». Cette vision tragique des paysans bretons est évidemment partielle et partielle. L'auteur atteignait ses cinquante ans lorsque parut *La Terre des Prêtres*. On peut se demander si sept ans au prétoire de la justice de paix de Plouescat et cinq ans dans un cabinet de juge d'instruction, à Lannion, avaient permis à ce notable morlaisien de prendre une connaissance exacte et nuancée d'une paysannerie qui, dans son immense majorité, n'a jamais affaire à la justice. Ce docteur en droit avait pu devenir un ardent militant de gauche, un bon journaliste et un polémiste redoutable, d'ailleurs sincère dans ses

excès, enfin un magistrat intègre. Mais, de même que l'ombre d'Edgard Quinet planait sur les quatre volumes de la fresque historico-romanesque qu'il publia entre 1902 et 1909, de *La Gaule conquérante aux Féodaux*, de même, dans ses deux romans de la cinquantaine et au-delà, on perçoit l'influence envahissante d'Emile Zola, dont il n'avait malheureusement ni le souffle épique ni la puissance verbale.

Quelques semaines avant la publication de *La Terre des Prêtres* avait paru chez Bernard Grasset, dans «Les Cahiers Verts» un texte assez court de Pierre Champion, *Françoise au Calvaire*. On y lisait à propos de la psychologie bretonne : « Cette sensibilité des paysans, on l'a niée, sur le témoignage d'écrivains soi-disants réalistes, gens de la ville qui, les connaissant mal, s'attachèrent surtout aux apparences, s'appliquèrent à pousser au noir le tableau de leurs labeurs, de leurs querelles d'intérêt, à transposer sur un mode romantique leurs simples passions, pour l'étonnement des bourgeois ». Ainsi Champion contestait d'avance le témoignage de Le Febvre.

Pierre Champion n'était pas Breton. Né à Paris en 1880 dans une famille d'érudits et de libraires, cet ancien Chartiste, éminent spécialiste du XV^e siècle et amateur éclairé des lettres contemporaines, avait revêtu l'habit vert des Membres de l'Institut de France et disposait d'un couvert à l'Académie Goncourt quand il mourut, à 62 ans, en 1942. Quelques années avant la guerre de 1914, il avait voyagé en Bretagne, particulièrement dans le Finistère. Il visita Roscoff et Saint-Pol, où il gravit les 174 marches de la tour du Kreisker. « Du sommet du Kreisker, le roi des clochers à jour, me voici dominant Saint-Pol et sa campagne. A l'infini, comme des vagues poussant d'autres vagues, des haies, des talus, des murs faits de pierres sèches, limitant des champs, où une terre noire, aussi précieuse que l'or, produit abondamment des primeurs renommées. Par-delà les haies, la mer brille; je suis des yeux les sloop, aux voiles sanguines ou bleues, qui tanguent en tirant des bordées. Vers l'intérieur des terres, dessiné comme une carte, je découvre le damier des champs et des landes, les fermes isolées et les bourgs, tant de clochers qui, dans le paysage gris d'argent, mouillé, reproduisent en réduction les pinacles et la haute pyramide du Kreisker que hantent les corneilles. Il me semble tenir sous mon regard toute la Bretagne des cultures; un pays grave, que je devine dur à la vie, riche d'un effort séculaire, où une terre légère a été fixée par tant de talus, disputée au vent et à la pluie éternelle. Il me demeure étranger. Quelle est cette Bretagne des paysans, à peine plus douce en cette saison que l'âpre côte des gens de mer? Je la tiens bien sous mes yeux; mais l'âme de cette contrée, la connaîtrai-je jamais? »

Mobilisé en août 1914 comme lieutenant dans un régiment de fantassins bretons, il la découvrit pendant les quatre années de guerre

qu'il vécut en contact étroit avec ses hommes. Il ne dissimule pas leurs faiblesses ; « C'est vrai que nos Bretons sont de grands buveurs ; mais surtout ils ne savent pas boire. Le moindre excès les rend fous, ces vieux buveurs d'eau et de cidre, depuis un demi-siècle abrutis par l'alcool, mais toujours si disciplinés et si forts ». Il admire leur courage. « Le danger qui nous menace, l'ignorent-ils, le méprisent-ils ? Beaucoup le méprisent ; d'autres sont résignés et montrent cette sorte de fatalisme qui caractérise ces gens d'Extrême-Occident. Chez la plupart on retrouve le génie d'une race batailleuse et entêtée ». « Nos soldats sont graves et leur pensée, comme absente, est demeurée au pays. Avec l'éternelle discussion sur le meilleur mode de culture des terres, l'exploitation la plus avantageuse, le prix des choses, rien ne les intéresse autant que les nouvelles de chez eux dont ils sont avides. Ils se groupent pour en causer entre gens de paroisses voisines, nos Bretons qui vivent toujours un peu à l'écart des gens d'autres recrutements, et qui parlent une langue à eux ». « Ils jasant interminablement sur les choses du pays, sur tout ce qui concerne la terre ». « Mais le secret de leur cœur, ils ne le livrent pas facilement, ces Bretons qui vivent comme d'une existence intérieure ; ils ont leur pudeur et leur timidité. Demandez-le à leurs fiancées, à leurs douces, à leurs épouses : c'est le secret des rendez-vous aux pardons, des chemins creux et des lits-clos. Et puis, ils s'imaginent si différents de nous qu'ils ont peur d'être un sujet de moquerie. Aujourd'hui, je le sais, ces simples et ces froids sont des passionnés. ils ont leur fierté, l'orgueil de la paroisse et de leur race ; ce sont les hommes les plus têtus du monde. Mais le lien le plus fort qui unisse leurs cœurs, l'aimant qui rapproche toutes ces âmes, c'est la foi commune, la religion du clocher confondue dans l'amour du pays breton ».

Une confiance, une amitié profonde unissent particulièrement le lieutenant Champion et Denis, son ordonnance. C'était un fermier de Guiclan, père de trois enfants, qui, avec sa femme, Françoise, tenait avant la guerre la ferme du Planten, à distance presque égale de Landivisiau, de Saint-Thégonnec et du bourg de Guiclan. Par les lettres quotidiennes que Françoise écrit à Denis, qui les lui communique, Pierre Champion suit les travaux et les jours de celle qui, avec deux petits commis, s'efforce de maintenir, coûte que coûte, l'exploitation. Et elle est très émouvante, la vie humble et harassante de cette léonarde courageuse et obstinée, pendant que son mari est au front. « Françoise dira qu'elle ne fait pas grand'chose. Ce n'est rien sans doute de chercher chaque jour la nourriture pour les animaux, de préparer la grande marmite pour les porcs, de semer le blé à la place des pommes de terre, du blé tant qu'on en peut faire pousser dans la terre vide, de trier les charrettes de panais, de couper le bois, de « hacher la lande ». La neige tomba à la mi-février, cette année-là, sans qu'il fit trop froid ; et la

montagne d'Arrée que l'on voyait de la lande, devait rester blanche jusqu'à la mi-mars. La boue ne manquait toujours pas et les sabots demeuraient pleins d'eau froide. Ils étaient chers alors, et l'on n'en trouvait pas pour remplacer ceux des enfants qui étaient mauvais. Tout enchérissait, et Françoise aurait bien voulu ne pas vendre les animaux, du moment qu'elle avait tant fait pour les garder.

Quand le neige fondit, Françoise profita d'un «joli» jour pour retourner la terre afin qu'elle séchât un peu avant d'y semer du blé et du trèfle. «Tâche de me dire sur ta première lettre, et dis-moi combien de livres de trèfle qu'on a besoin de mettre dans les champs; la terre des pommes de terre est fumée aussi, et je ne sais pas quoi faire d'eux aussi. Tâche de me dire ton idée sur ça. Demain si le temps est beau encore, on va griffonner le grand champ où qu'il n'est pas fumé encore. Je crois qu'on va avoir encore aussi des travaux à sarcler, cette année, car il est sale».

Ainsi, avec une sobre simplicité, on suit la vie écartelée et solidaire de Denis et de Françoise. Pendant des mois et des années, ils s'écrivaient à peu près chaque jour, et souvent, le facteur remettait les lettres de Denis à l'École de Saint-Jacques, où les enfants étaient élèves, car il n'avait pas «toujours le temps de monter là-haut, sur la lande lointaine, jusqu'aux deux maisons solitaires» du Planten. Après les combats du printemps de 1918 qui rayèrent de la carte Moronvilliers, dans la Marne, le vieux régiment qui y avait été décimé et cité, fut dissous. Denis, qui avait quarante ans, fut versé dans un régiment d'active, où on le désigna pour conduire une voiture. «Le 31 août 1918, il était tué sur son siège, un peu en arrière des lignes, emporté par un obus. C'est comme cela à la guerre. On ne meurt pas dans un geste de héros comme au cinéma... Comme il était simple soldat, et en campagne depuis 1914, on oublia de lui remettre la Croix de Guerre. Il a la croix de bois du soldat et du chrétien».

J'ajoute que sur le monument que René Quillivic (9) sculpa pour les 178 tués, des paysans pour la plupart, de la paroisse de Guiclan, on peut lire, à sa place alphabétique, le nom de Denis Bihan, du Planten. Aujourd'hui Françoise Herrou, la femme de Denis, est morte, et aussi leur fille aînée. Les deux autres enfants vivent à Saint-Thégonnec, et Le Planten est encore tenu par un Bihan, un neveu de Denis.

Plutôt que de le commenter, j'ai voulu citer longuement ce texte, aujourd'hui devenu à peu près introuvable. Après un pèlerinage au Planten et une visite à Françoise veuve, à ses enfants orphelins, Pierre

(9) Sur cet «imagier» breton, à la fois traditionnel et moderne, tombé dans un oubli excessif, cf. Fernand LE CHUITON, *Le sculpteur René Quillivic*, dans «Les Cahiers de l'Iroise», 1956/4, p. 40-49, et 1957/3, p. 20-24.

Champion avait terminé *Françoise au Calvaire* à la Toussaint de 1919. «Ce sont surtout, disait-il en conclusion, les disciplines du passé, des habitudes de vie rude et simple, une foi commune, qui faisaient la force de ces paysans et de ces soldats bretons à qui j'ai voulu élever pieusement cet ex-voto».

Mesdames et Messieurs, le reste est silence (10).

A.P. SÉGALEN.

1) Liste chronologique des textes cités, ou qui sauraient mérité de l'être

1876: Ernest Renan. *Le broyeur de Lin*, «Revue des Deux-Mondes», 15 mars 1876. Repris dans *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, Paris, 1883.

1877: Emile Zola (*Portrait de l'abbé Pintoux*). «Le Messager de l'Europe», Février 1877. Repris dans «Le Bien public» du 6 août 1877. *Œuvres complètes*, p.p. H. Mitterrand, Paris, «Cercle du livre précieux», éd. Tome IX (1968) («Portraits de Prêtres, I»).

1882: Guy de Maupassant *Un fils* («Gil Blas», 19 avril 1882), et «Contes de la Bécasse. Paris, 1883.

1885. Guy de Maupassant. *Le Baptême* («Gil Blas», 13 janvier 1885). *Petit soldat* («Figaro littéraire», 13 avril 1885) repris dans *Monsieur Parent*, Paris, 1886 (daté de 1885).

1885: Emile Zola, *Germinal*. Paris, Charpentier éd., 1885.

1891: Charles Le Goffic. *Le Crucifié de Kéraliès*. Paris, 1891. Ed. définitive, avec «Post-Scriptum» du 20 mai 1914. Paris, Plon éd. 1927. Ed. avec ill. de Géo Fourier, Saint-Brieuc, «Ed. de la Bretagne touristique». O.-L. Aubert, 1927.

1892: Anatole Le Braz. *Triphyna Keranglaz, poème*. Rennes, Caillièrre, éd. 1892. Ed. définitive (Tryphina...) à la suite des *Poèmes Votifs*, Paris, Calmann éd., 1926. (p. 153-214). Ed. avec ill. de Louis Garin, Saint-Brieuc, «Ed. de la Bretagne touristique». O.-L. Aubert, 1927.

1894: Anatole Le Braz. *Rumengol, le Pardon des Chanteurs* dans «*Au Pays des Pardons*», Rennes, Caillièrre éd. Paris, Lemerre éd., 1894. Ed. augmentée et définitive de *Au Pays des Pardons*, Paris, Calmann-Lévy éd. 1901. Le texte définitif a été reproduit par les soins de Slatkine Reprints, Paris-Genève, 1980, avec une présentation de A.-P. Ségalen.

(10) On trouvera dans la note bibliographie jointe l'indication d'œuvres qui auraient mérité de trouver place dans cette communication. En raison de sa longueur déjà excessive, nous avons dû renoncer à les y inclure.

1901: Frédéric Le Guyader. *La Chanson du Cidre*. Rennes, Caillière éd. 1901. Ed. avec ill. de L. Garin, Saint-Brieuc, «Ed. de la Bretagne touristique». O.-L. Aubert, 1925.

1906: René Céard. *Terrains à vendre au bord de la mer*. Paris, Charpentier-Fasquelle éd. 1906.

1917: Charles Géniaux. *La Passion d'Armelle Louanaise*. Paris, Flammarion, éd., 1917.

1922: Auguste Dupouy, *L'Affigé, Roman*. Paris, Ferenczi éd., 1922.

1923: François Ménez. *L'Envoûté*. Paris, Plon éd., 1923.

1923: Guy Palut. *Le chemin du bourg*. Paris, Jouve, éd., 1923.

1924: Pierre Champion. *Françoise au Calvaire*. Paris, B. Grasset éd., «Les Cahiers Verts n° 44», 1924. Ed. illustrée d'aquarelles de l'auteur aux «Œuvres représentatives», éd., Coll. «Guerre», Paris, 1930.

1924: Yves Le Febvre. *La Terre des Prêtres*. Paris, éd. de «La Pensée française», 1924. Ed. définitive avec en appendice «Un Procès d'Eglise»: le procès de «La Terre des Prêtres», Amiens, 1932. Cette éd. a été reproduite, avec une «Etude» de Serge Duigou et des «Réflexions» d'Elisabeth Le Febvre, aux Ed. Le Signor, Le Guilvinec, 1980.

1925: Paul Beauvils. *Le Domanier de Toul-an-Diaoul. Roman d'un cœur breton*. Paris, «Les Gémeaux» éd. 1925.

1925: Auguste Dupouy. *La Paix des Champs*. Paris, Ferenczi, éd., 1925.

1928: Joseph Créac'h, *Maudez le Léonard*. Paris, Plon éd. 1928 (p. 220-226).

1931: René Bazin. *Magnificat*. Paris, Calmann, éd., 1932.

1932: Henri Pollès. *Sophie de Tréguier*. Paris, Gallimard éd., 1932.

1935: Florian Le Roy. *Guénolé*. Paris, Tallandier, éd., 1935.

1936: Yves Le Febvre. *Clauda Jégou, paysan de l'Arrée*. Amiens, 1936. Cette éd. précédée d'une présentation de Jean-André Le Gall a été reproduite par «Slatkine Reprints», Genève-Paris, 1981.

II) Quelques travaux fondamentaux postérieurs à 1939

Yann Brékilien: *La vie quotidienne des paysans en Bretagne au XIX^e siècle*. Paris, Hachette, éd., 1966. (Ce livre reste essentiel, en dépit des apports récents).

Per-Jakez Hélas: *Le Cheval d'Orgueil*. Paris, Plon éd. 1975. (L'auteur reprend et développe la matière de publications antérieures, telles *Le Pays bigouden* et *Vivre en Cornouaille*, deux volumes publiés à Brest, Ed. de la Cité, 1971 et 1972).

Parmi les nombreux travaux, d'ailleurs inégaux, des jeunes sociologues et ethnologues, signalons surtout ceux de Fanch Elégoët, qu'on lira, ou dont on trouvera la référence, dans la publication qu'il anime: *Tud ar Bro - Sociétés Bretonnes*, 29232 Plouguerneau (Cf. Notamment les numéros 2, 3-4, 6).